

B M -
W 0889

Supplément
au cahier des **Humbles**
de mai-juin 1934

Cahier n° 1

LES SUPERBES

Supplément à la revue les Humbles

publié par EDOUARD DUJARDIN

Sommaire de ce cahier

Maurice WULLENS . . . *Aux lecteurs des Humbles*
Edouard DUJARDIN. . . *Entrée en matières*
Remerciements à Maurice Wullems. Excuses à Jules Romains
Précisions

L'indépendance sociologique
Respect à Trotzky
Les vérités nécessaires. Le point de vue littéraire
Durkheim

Théâtre et livres

Adresser la correspondance relative au Supplément
à M. Maurice WULLENS, 229, rue de Tolbiac, Paris (13^e)
ou à M. Eduoard DUJARDIN, 3, rue Notre Dame des Champs, Paris (6^e)

Aux lecteurs des « Humbles »

Nos amis verront avec joie que le volume de leur cahier mensuel est sérieusement augmenté. Il en sera désormais ainsi dans un certain nombre des numéros qui suivront.

Nos lecteurs le devront à l'amitié fidèle et agissante d'Edouard Dujardin que nous n'avons pas besoin de leur présenter. Depuis les années de guerre où il publia les Cahiers idéalistes, nous savons qu'il n'a pas l'habitude de hurler avec les loups. Si éloignées de nous que paraissent parfois ses préoccupations (il a consacré une grande partie de sa vie à l'étude du christianisme primitif), nous avons toujours suivi avec sympathie, avec affection, ses travaux. Car nous savons que ce poète qui fut mêlé au grand mouvement symboliste, a gardé une jeunesse d'esprit et de cœur qui manque à bien des jeunes de la nouvelle génération.

Au reste, je n'ai pas besoin d'en dire davantage sur un écrivain dont l'œuvre et la carrière sont connues. J'indiquerai seulement qu'il vient de faire paraître en librairie le grand et beau drame, le Retour éternel, représenté en 1932 au théâtre de l'Atelier, dans lequel il a exprimé poétiquement les idées qu'il avait développées sous forme théorique dans son essai : Demain, ici, ainsi, la Révolution, paru en 1928, et qui sont à la base de sa pensée.

Nos lecteurs connaissent, au moins de réputation, les deux derniers volumes : les Superbes et les Humbles, publiés par Jules Romains, cinquième et sixième tomes de ses Hommes de Bonne Volonté. Ils ne s'étonneront pas que nous prenions à notre tour, en toute cordialité, un titre à Jules Romains (avec son approbation aimable, d'ailleurs).

Je laisse Edouard Dujardin expliquer lui-même ce choix, les Superbes, qui pourrait étonner à première vue. Je voudrais seulement dire pourquoi les Humbles (non pas ceux qui s'humilient, mais ceux que l'on voudrait humilier : Cf. notre cahier de sept. 1916) font bon ménage avec ces Superbes.

Suparbes = supérieurs = au-dessus de... Mais oui. Et pourquoi pas ?

Au-dessus de la mêlée — non de la mêlée sociale, tout court. Mais de la mêlée des partis, des sectes, des chapelles, des petits groupes, sous-groupes et poussières de groupes ; et, comme le dit Dujardin, des vérités concertées aussi bien que des vérités périmées. N'est-il pas urgent de dégager quelques lignes directrices, trop obscurcies par la lutte quotidienne ?

Au-dessus du conflit des générations aussi, qui oppose les hommes de trente ans à ceux de quarante, qui demain opposera ceux de trente ans aux adolescents qui se forment. A soixante-dix ans passés, on peut examiner de haut — et de façon impartiale — ces oppositions si brutales parfois.

Au-dessus enfin des barrières qui séparent primaire, secondaire et supérieur. Dujardin, sans être titularisé, enseigna pendant de nombreuses années en Sorbonne l'histoire des religions. Par lui, nous parvient un écho de l'Enseignement Supérieur qui se joint amicalement à nous. Il se réserve au reste de revenir plus longuement sur les trois enseignements dans ces pages. Nous savons comme il le fera, loyalement, sans esprit préconçu.

Pour toutes ces raisons, les Humbles, revue littéraire des primaires, se devait d'accueillir fraternellement cette collaboration qui l'honore et l'enchanté.

L'ami personnel ne peut qu'y joindre l'assurance cordiale de sa vive et entière satisfaction.

Maurice Wullens.

ENTRÉE EN MATIÈRES

Remerciements à Maurice Wullens

On me permettra de citer, en tête du premier de ces cahiers et pour en expliquer la genèse, ces deux pages du programme (que j'adressai à quelques amis, il y a un an) d'une publication que je projetais de créer.

Pour l'homme qui avait atteint l'âge mûr lorsque la guerre a éclaté, écrivais-je, celle-ci a été un bouleversement de toutes les notions où s'abritait l'optimisme de sa génération. Quel qu'ait été ce bouleversement, tout espoir pourtant ne semblait pas exclu qu'une fois la tourmente passée, l'humanité, profitant de la terrible leçon, retrouverait sa stabilité. Qu'un tel espoir puisse subsister, qui pourrait l'affirmer aujourd'hui ? De toutes parts, l'homme qui est maintenant un vieillard entend monter des voix qui proclament la fin de la société actuelle et annoncent la Révolution ; et c'est avec toute l'adhésion de son esprit et de son cœur qu'il les accueille, — mais avec toute son angoisse aussi.

Si tant de jeunes hommes sont d'accord, en effet, pour reconnaître que la société actuelle touche à sa fin, ils ne le sont guère sur les conditions dans lesquelles une nouvelle société doit naître, dans lesquelles elle peut se développer. Les formules marxistes et les formules fascistes s'opposent. A l'intérieur même du marxisme on sait combien sont graves les dissidences. D'un autre coin de l'horizon, de nouvelles formules apparaissent, qui cherchent leur appui dans des aspirations spirituelles. Il y a celles encore qui s'inspirent de la réflexion sociologique. Et à côté d'el-

les, a-t-on le droit de rejeter sans examen celles simplement réformistes ?

Autant de directions qui se contrarient et jettent, par leur conflit, le désarroi dans les bonnes volontés. Du choc de ces contradictions la clarté pourrait jaillir, si ces notions ne s'entremêlaient pas et n'augmentaient pas ainsi la confusion. Ajoutons l'action des groupements qui, le plus souvent inconsciemment, imposent des combinaisons qu'on accepte par complaisance ou irréflexion. Et je ne parle pas de tout ce que peuvent créer de trouble les intérêts, les questions de personnes !

De sorte que cette volonté de Révolution qui unit tant d'entre nous, cache une quantité de malentendus !

Il ne peut s'agir ici de chercher la formule capable de faire l'unité; une œuvre de cet ordre de grandeur ne s'accomplit qu'à certaines heures et entre certaines personnes marquées par le destin. Une ambition plus modeste est permise. Dans le désordre d'idées qui pèse sur notre époque, le devoir des hommes qui ont à honneur de penser et d'écrire n'est-il pas d'essayer d'apporter un peu de clarté ? Si peu qu'on y réussisse, on aura fait quelque chose d'utile.

Le signataire de ces lignes se souvient qu'il lui a été donné, il y a plus de quarante ans, de rassembler les meilleurs des jeunes écrivains qui apportaient une compréhension nouvelle de la poésie ; puis, vingt ans plus tard, ceux qui commençaient à se préoccuper de réconcilier la science et les lettres ; pendant la guerre enfin, ceux qui protestèrent contre la scélératesse et le mensonge. Aujourd'hui, dans un nouvel et dernier effort, il voudrait réunir quelques-uns d'entre ceux qui sont les plus capables de lever leurs regards aussi bien au-dessus des vérités concertées que des vérités périmées.....

La revue que je projetais de créer devait s'appeler les Enquêtes révolutionnaires. L'expérience me dé-

montra bientôt que la constitution durable d'un groupe à la fois multiforme et de cœur unique qu'impliquait son programme était une tâche, je ne dis pas au-dessus des forces humaines, mais en tous cas au-dessus des miennes. Et je me demandais si je ne devais pas renoncer complètement à cette dernière manifestation de mon activité, lorsque Maurice Wullens, à qui je confiais mes doutes, m'offrit l'hospitalité des *Humbles* pour réaliser au moins une partie de mon projet.

C'est de ce geste de confiance amicale que je commence par le remercier.

Mais cette collaboration n'avait d'intérêt que si elle nous laissait à chacun, non pas seulement la liberté qu'une revue qui se respecte laisse à chaque rédacteur d'exprimer sa pensée, mais une autonomie complète, c'est-à-dire si elle se réalisait sous la forme d'un supplément dont j'aurais toute la responsabilité.

Restait à savoir, ce supplément, comment nous l'appellerions, le titre primitivement envisagé n'étant plus possible... C'est alors que tout à coup l'antithèse fraternelle que posaient les titres des deux derniers livres de Jules Romains nous frappa... *Les Superbes* à côté des *Humbles*, n'était-ce pas l'expression la plus imagée de la collaboration indépendante et amicale que nous voulions établir entre les *Humbles* et leur Supplément ?

..... à condition, bien entendu, de ne pas donner à ce mot, les « Superbes », l'acception insupportable à laquelle personne de ceux qui connaissent Wullens et me connaissent ne pourra croire que nous ayons pu songer !

Le sens dans lequel nous l'employons, Wullens vient de l'expliquer ; c'est le sens étymologique, et il suffit de comprendre « au-dessus » de quoi on a voulu se placer. Je n'ai pas un mot à ajouter à ce qu'a dit Wullens.

Seulement, après avoir adressé mes remercie-

ments au directeur des *Humbles*, il faut que j'adresse mes excuses à l'auteur des *Hommes de bonne volonté*.

Excuses à Jules Romains

Car vous le voyez, mon cher Jules Romains, on vous pille. Je m'en excuse; mais je n'en ai aucun remords; prendre quelque chose à un riche n'est pas un si grand crime. Je vais plus loin. Je me félicite que ce soit à vous que nous prenions aujourd'hui quelque chose.

Les *Hommes de bonne volonté*, dont vous poursuivez la publication parmi l'émoi et l'enchantement universel, semblent devoir être le livre de l'époque; il ne peut venir à l'esprit, quand on cherche à le situer dans l'histoire des lettres, que les noms de Victor Hugo, de Balzac et (en le magnifiant quelque peu) de Zola; mais votre œuvre est aussi originalement différente de celle de ces maîtres, que notre temps diffère du leur. On attendait de votre maturité l'accomplissement de quelque chose de considérable; vous allez au-delà de nos espérances. Je me sens, quant à moi, particulièrement et personnellement ému lorsque je me souviens comment, il y a un quart de siècle, vous avez, sous le nom d'unanimité, introduit dans l'ordre de la poésie la pensée sociologique, c'est-à-dire comment vous avez le premier exprimé poétiquement une conception sociologique du monde. Et sans doute est-ce justement cette conception sociologique du monde qui caractérise l'originalité des *Hommes de bonne volonté*. Ainsi, cela a-t-il été pour moi une joie, que vous ayez peut-être qualifiée de démoniaque, lorsque dans l'immense trésor que vous apportez j'ai vu qu'il y avait une chose sur quoi je n'avais qu'à mettre la main.

Mes excuses, vous le voyez, mon cher Jules Romains, sont celles d'un voleur impénitent. Vous avez bien voulu leur faire un accueil amical, lorsque je

vous les ai présentées de vive voix; je ne vous devais pas moins de vous les présenter publiquement.

Précisions

Quels sujets, quel genre de sujets seront traités dans ce Supplément ? Le programme cité tout à l'heure le laisse entendre. Des sujets d'actualité étudiés en dehors de toute préoccupation d'actualité.

Par exemple :

Ce grand mot de Révolution qu'on emploie aujourd'hui à toutes sauces, quelles significations recouvre-t-il ? Où commence la Révolution et où finit le Réformisme ?

Sous la lutte du fascisme et de l'antifascisme, n'est-ce pas ce problème même qui se pose ? mais à quelles conséquences alors aboutit-on ?

A-t-on encore le droit d'espérer obtenir l'établissement d'un ordre pacifique entre les peuples et à l'intérieur de chaque peuple autrement que par les moyens de contrainte ? et c'est le problème de la violence qui revient sur l'eau et qu'on voudrait essayer d'étudier sociologiquement.

Impossible d'échapper au problème des « mythes » (encore un mot terriblement galvaudé), mythes religieux, mythes sociaux, mythes révolutionnaires, qui est au fond de toute exégèse révolutionnaire et qui est loin d'être aussi aride qu'on pourrait le craindre.

Mais dès ce premier cahier une question se pose, qu'il convient d'aborder immédiatement, car elle conditionne toutes les autres. Ce point de vue *au-dessus* des partis, *au-dessus* des intérêts, *au-dessus* des vérités que l'on voudrait servir, jusqu'à quel point est-il légitime ?

L'INDÉPENDANCE SOCIOLOGIQUE

J'ai expliqué ailleurs que la société, si l'on considère ses origines, est née en tant que groupe dont les membres sont liés par des devoirs imposés par une autorité absolue; on a dit longtemps : par une autorité divine. En fait, il ne semble pas qu'il puisse exister de société sans obéissance de chacun de ses membres à la loi commune.

Et je citais, à titre d'exemples, l'Eglise catholique et le gouvernement de l'U. R. S. S.; et personne ne refusera à l'une ou à l'autre le droit et même le devoir être des institutions fondamentalement autoritaires, c'est-à-dire éminemment sociales.

Mais une société dont les principes ne seraient jamais remis en question, serait une société de cimetière. Un perpétuel devenir est nécessaire, soit qu'il opère peu à peu et par évolution, soit qu'après une difficile préparation il éclate en révolution.

Comment peut se réaliser cette double nécessité de la conservation et de l'évolution ? Par l'action du petit nombre d'individus qui, au sein de la collectivité, auront pris conscience de ses nouveaux besoins avant qu'elle-même n'en ait pris conscience.

Ces hommes, les gouvernements politiques les appellent les dissidents (voire, les oppositionnels) et l'Eglise les appelle les hérétiques. Il faut qu'il y ait des hérétiques, a avoué un Père de l'Eglise; il faut que dans une société il y ait, non pas une opposition pour le jeu ou pour la frime à la mode parlementaire, mais des esprits qui mettent en discussion l'application de ses principes et ses principes eux-mêmes. Le développement d'une société s'opère dans son inconscient; il se précise dans la conscience que prennent quelques hommes des besoins profonds de la masse,

avant que celle-ci n'en ait pris conscience elle-même : d'où les résistances auxquelles ils se heurtent.

Il ne suit aucunement, bien entendu, que l'hérétique, que le dissident ait toujours raison. Si son œuvre correspond vraiment aux besoins de la société, il s'imposera tôt ou tard; s'il s'est trompé, à un autre la place !

Ce qui est vrai de la société en général, l'est-il des groupes particuliers et de ce que nous appelons les partis ?

Il semble impossible d'en douter. Un groupe, un parti n'est pleinement vivant qu'en tant qu'on y rencontre, d'une part l'obéissance de l'ensemble de ses membres à la loi qu'ils se sont donnés, et, d'autre part, la résistance de quelques dissidents qui le contraignent à évoluer.

Mettons les points sur les I.

Il existe aujourd'hui un groupe dont le centre est un parti organisé (qu'on appelle précisément « le Parti ») mais qui s'étend fort au-delà et comprend tous les hommes qui non seulement croient à la nécessité d'une révolution mais comprennent celle-ci comme la destruction des cadres sociaux actuels et l'avènement du prolétariat, et qu'unît ainsi une volonté primordiale et un cœur unanime. La question est de savoir si l'existence de dissidents y est admissible.

Il est trop évident que la question ne se pose pas au moment de l'action; il n'y a pas d'action possible lorsque les décisions prises ne sont pas exécutées. Il ne semble pas moins évident que, dans les conseils où sont prises ces décisions, la discussion ne doit être libre. Le problème qu'on envisage ici est de savoir jusqu'à quel point l'intellectuel a le droit et le devoir, dans sa sphère d'intellectuel et en dehors de toute préoccupation d'action immédiate, de mettre en contestation les principes sur lesquels se base le parti.

Dans le numéro d'avril dernier de la *Nouvelle Re-*

vue Française, Ramon Fernandez a exposé, d'une émouvante manière, les plus importantes des raisons qui le décideraient à adhérer au communisme. « Le redressement farouche et fou du capitalisme que nous constatons aujourd'hui, écrivait-il, a cette conséquence que le marxisme, vaille que vaille, est devenu l'unique rempart des opprimés, je veux dire simplement de ceux qui ont faim. Dès lors, toute critique du marxisme se change automatiquement en argument de « droite ». Or, il me paraît infiniment plus important de défendre ceux qui ont faim que d'avoir raison contre Marx... »

Ces dernières lignes me toucheraient fortement, si tel était en effet le cas; et c'est ce qu'il est impossible d'examiner en quelques mots. Par contre, le danger de fournir des arguments à la droite ne m'émeut aucunement. Dans les discussions publiques (et aussi bien dans les discussions de famille) il est de règle de ne jamais faire à l'adversaire la moindre concession; est-ce le moyen de donner l'impression qu'on est de bonne foi?... Stratégie à courte vue, j'en suis persuadé.

Le danger serait plutôt celui dont ne parle pas Ramon Fernandez, et qui est beaucoup plus grave, de désorienter, de déconcerter et par là de décourager les amis... Et ici nous touchons à la question si terriblement fatiguée du mensonge pieux: y a-t-il des vérités qui ne sont pas bonnes à dire? Nous ne nous y arrêterons pas. Au surplus, il n'y a là encore qu'une affaire de stratégie, valable du point de vue de l'action immédiate, mais qui disparaît devant les grands devoirs qui incombent à quiconque, dans un groupe, « a à honneur de penser et d'écrire ».

Respect à Trotsky

Etrange est le destin de Trotsky, hérétique à la fois et conformiste, et deux fois hérétique.

Homme d'action avant tout, Trotsky ne rentre

qu'indirectement dans le cas des intellectuels; mais comme homme de pensée autant que comme homme d'action sa personnalité s'impose. Hérétique vis-à-vis de la société, bien entendu; pas toujours très conformiste dans son groupe avant octobre, il l'est pendant l'action et il le reste ensuite quelque temps; et après la mort de Lénine il devient dans la Révolution le grand hérétique.

Ses amis diront que c'est lui qui a raison et les autres qui ont tort... Les Luthériens protestaient, bien sûr, que c'était Luther qui avait raison et le pape qui avait tort ! Mais du point de vue de l'histoire, ceci seul compte, qu'à un certain moment Trotsky n'a plus été d'accord avec la direction du Parti.

Pour qu'il n'y ait aucune équivoque, et quitte à attrister quelques-uns de mes amis, je déclare dès ici que, pour des raisons sur lesquelles je devrai revenir, j'estime que les amis auxquels je fais allusion commettent la plus grave erreur en combattant la forme qu'a prise la Révolution, c'est-à-dire l'actuelle U. R. S. S. Mais, en donnant tort à Trotsky, je salue en lui, non seulement le grand homme qui a été le second de Lénine, mais le héros né hérétique qui, même lorsqu'il se trompe, dévoue sa vie à la bataille de l'Esprit.

A quoi cela le mènera-t-il? à la victoire qui ferait de son hérésie une vérité établie, ou à la défaite ? La gloire n'en sera pas moindre pour lui, qu'il meure dans son triomphe comme Lénine, ou finisse fusillé (sinon assassiné) ou muré dans la Sainte-Hélène que semble lui réserver la société capitaliste.

Les vérités nécessaires

En étudiant ici le cas des hommes de pensée plutôt que des hommes d'action, nous n'avons pas seulement en vue celui des penseurs de génie tels que Marx ou de puissants esprits tels qu'Engels, Bakounine ou Sorel, mais de tout écrivain qui se demande

si, dans la sphère limitée où il se meut (et qu'il ne songe pas à élargir), il a le droit de se situer au-dessus des vérités qui dans son groupe passent pour nécessaires.

Mais quelle sera la méthode qui lui permettra d'entreprendre une tâche aussi périlleuse ?

L'Eglise a toujours professé qu'elle possédait la vérité absolue, et, lorsque Luther se révoltait, il arguait de cette même vérité absolue qu'il prétendait avoir été outragée. Lorsque J.-J. Rousseau écrivit le *Contrat Social*, il ne croyait pas moins fermement que ses propositions se fondaient sur des vérités vraies pour tous les temps et en tous lieux; et, en appliquant ses principes, les hommes de la Révolution Française ne doutèrent pas davantage de leur valeur immuable; la dispute, entre eux, ne pouvait être que de savoir si les conséquences qu'ils en tiraient en étaient logiquement déduites. Telle a été la position de la philosophie française dite spiritualiste et rationaliste du XIX^e siècle, et telle est restée celle d'un très grand nombre de nos contemporains; car, si la gloire de Marx est d'avoir jeté bas le vieil édifice du dogmatisme rationaliste en niant le caractère absolu de ses principes, la plupart de ses actuels disciples ont réintroduit ce caractère absolu dans ses doctrines et en ont fait bientôt quelque chose de clos et rigide, comme Jules Romains l'a expliqué dans sa *Crise du Marxisme*. Et c'est évidemment la position la plus commode. Bien qu'il ne recherche aucunement la commodité, c'est la position qu'a depuis toujours prise Julien Benda.

Aucun des lecteurs qui me suivent n'aura supposé que si je réclamaï pour l'intellectuel le droit de discuter les vérités admises, c'était au nom de vérités supérieures, immuables, éternelles. C'est, au contraire, parce qu'aucune vérité n'est éternelle qu'il convient de mettre en contestation celles qui passent encore pour telles alors qu'elles ont cessé de correspondre aux besoins profonds de la société.

En fait, le vieux dogmatisme rationaliste que Benda voudrait rappeler à la vie en le parant de sa pénétrante éloquence, a perdu tout crédit dans les milieux modernes, et les théories relativistes en ont parachevé la ruine. D'accord sur ce point, sinon avec tous les actuels marxistes, du moins avec Marx et avec Sorel, (pour ne citer que des écrivains révolutionnaires), la sociologie a pris pour point de départ ce fait d'expérience : que la vérité et la raison sont choses essentiellement variables, que chaque époque, chaque structure sociale crée ses besoins. Ainsi serait-il possible à l'intellectuel de rechercher comment ces principes naissent, évoluent et meurent, c'est-à-dire comment, au moment où le groupe social croit y voir encore l'expression de ses besoins, ils ont cessé de l'être.

Il y a un siècle et demi, la formule des « Droits de l'Homme » a exprimé, avec une rare puissance, les besoins nouveaux de la société. Expriment-ils ces besoins à tout jamais, pour tous les temps et tous les lieux ? Expriment-ils encore les nôtres ? Est-ce un crime contre la société de les discuter aujourd'hui ?

C'est au nom de ce qu'il y a de plus essentiel dans la sociologie (et de plus solide dans les doctrines de Marx) et suivant les méthodes qui y sont pratiquées, que je réclame le droit à la dissidence.

Du point de vue littéraire

On a lu, dans le précédent numéro des *Humbles*, les pages de Lénine sur la *Littérature de la classe ouvrière*. La forme en est quelque peu abrupte; mais, quant à la doctrine, impossible de mieux dire.

En somme, Lénine demande aux écrivains communistes de travailler dans l'intérêt de leur classe. C'est très exactement ce que l'empereur Auguste, Louis XIV et aujourd'hui la société capitaliste demandaient et demandent à leurs écrivains. Avec une différence : Lénine le reconnaît avec sa rude loyauté,

tandis que la société capitaliste, avec son hypocrisie bien connue, essaie de le dissimuler. On prend des airs de libéralisme, et, en fait, les dissidents ne sont guère poursuivis; mais les récompenses, les postes rémunérateurs, les applaudissements et les honneurs ne sont pas pour eux, — et, heureusement, s'en consolent-ils !

Mais si Lénine refuse semblablement les faveurs de l'Etat aux dissidents, il se contente de les exclure du Parti et, à condition bien entendu qu'ils ne poursuivent pas une action contre-révolutionnaire, les laisse en paix; là-dessus il est formel. Par contre, s'ils travaillent contre la Révolution, il sévit. Rien n'est plus logique. Il est bon qu'il y ait des hérétiques, mais il est bon qu'ils risquent quelque chose.

..... Mais quel besoin Lénine avait-il d'ajouter que dans la société capitaliste *tous* les écrivains sont aux ordres des éditeurs et du public... *Tous* ?... Votre enquête, illustre camarade, n'a pas été conduite avec la rigueur scientifique qu'exigeait Marx.

Durkheim

Revenant au point particulier qui nous occupe, je crois pouvoir prendre dans le cas de mon glorieux maître Emile Durkheim un exemple qui servira à préciser quelques-unes de mes positions.

En même temps qu'il créait la sociologie moderne en organisant l'étude des institutions, Durkheim a renouvelé de fond en comble l'histoire des religions. Lui, juif, libre penseur, républicain de gauche et même d'extrême-gauche, non seulement libre penseur mais taxé souvent d'anti-cléricalisme, lui qui a servi de cible aux plus injurieuses attaques des hommes de droite, il a pris à parti la vieille et vénérable « vérité » aveuglement admise alors parmi ses amis politiques, que les religions n'avaient d'autre fondement que la fraude et la bêtise, et il s'est consacré à rechercher pour quelles raisons sociales elles avaient été accep-

tées si longtemps et parmi des hommes qui n'étaient pas tous des hypocrites ou des imbéciles. Et, par un immense travail où le génie éclate de toutes parts, reprenant les matériaux amassés par ses prédécesseurs français et anglais, il a démontré que la religion est la forme primitive du lien social et de la société.

Cette doctrine, évidemment, implique qu'après avoir eu leur raison d'être pendant un certain temps et dans certaines civilisations, les religions pouvaient ne plus l'avoir aujourd'hui, et que de nouvelles formules pouvaient être nées et naître, capables d'exprimer à leur tour les besoins profonds des groupes sociaux... Mais poser en principe qu'à un certain moment de l'évolution les religions avaient été légitimes, c'était, il y a un demi-siècle, fournir des arguments à « la droite » et ébranler (on pouvait le craindre) les bases du parti républicain alors en pleine bataille contre l'Eglise.

Or, Durkheim n'a pas ébranlé la République ; il n'a pas servi la réaction ; il n'a pas fourni d'armes au cléricalisme ; il a ouvert l'intelligence humaine à une conception du cosmos social qui est sans doute la plus libérée que les hommes aient encore connue et possède actuellement la plus grande valeur révolutionnaire, — et c'est ce qu'il faudra expliquer un jour ou l'autre.

Edouard DUJARDIN.

Théâtre et Livres

On a l'intention de publier ici, non pas un compte rendu des pièces et livres nouveaux (le ciel nous en préserve!), mais quelques notes destinées à signaler les œuvres les plus caractéristiques, tel ce fameux *Coriolan* et la double représentation qui en a été donnée, l'une sur la scène, l'autre dans la salle du Théâtre Français. Les développements qu'a exigés notre premier article nous obligent à remettre ces notes aux suivants cahiers.